

## ÇA ET LA

Enfin, le drame est fini. Plusieurs fois nous avons annoncé qu'il paraissait certain que l'hon. M. Letellier serait destitué : c'est fait.

Le lieutenant-gouverneur a reçu avis de sa démission, vendredi dernier, et il a été immédiatement remplacé par l'hon. M. Robitaille, député de Bonaventure à la Chambre fédérale. L'excitation causée par cet événement a été très-grande, car, jusqu'au dernier moment, les libéraux avaient refusé d'y croire.

La Chambre s'est ajournée sur motion de M. Joly, et les députés ministériels réunis en caucus ont longtemps délibéré.

\* \*

Voici la jolie lettre que M. Paul Féval, le brillant écrivain, a adressée à M. L. H. Fréchette pour le remercier de son livre de poésies : *Pèle-Mêle* :

PARIS, 2 novembre 1878.  
85, avenue des Termes.

Cher homme d'Etat, et poète, et peintre, merci de votre charmant recueil. Vous faites fièrement bien les vers au Canada, et votre grand Papineau vous a solidement inspiré. Mais j'aime encore mieux vos petites choses. Vous avez tel sonnet qui vaut, non pas un long poème, car un long poème ne vaut rien, mais une fleur, mais un sourire, mais un battement de cœur. Etes-vous heureux d'être là-bas, et de ne sentir point l'odeur du Trocadéro ! De près, c'est honteusement vilain et bête. Il paraît que c'est encore joli de loin. Allons, tant mieux.

Moi, du reste, cela ne me gêne pas beaucoup. Dieu m'a pris, et je ne vois plus guère que ce que je veux bien voir. Dieu me fait la grâce de ne point haïr ; quand il m'aura comblé de cette autre largesse : ne plus mépriser, je serai vraiment un assez bon bonhomme.

Aimez-moi toujours malgré tout, je vous le rends de bon cœur. Il est sûr que parmi nos bouquets poétiques, il en est peu qui aient la franche et délicate odeur du vôtre. Rien de l'Exposition ! à respirer ces vers si frais, on se croirait dans une France plus jeune et plus cordiale ; mais, hélas ! les journaux arrivent et l'éloquence *patruessentielle* de cet Arpin de tant de talent qui chique sa queue, vous détonne dans les oreilles. Pas un son de France là-dedans ! Pas de Dieu ! Pas de syntaxe ! Tout Trocadéro ! Et gros.

Intercâ, bravo et merci. Je vous serre la main du meilleur de mon cœur.

PAUL FÉVAL.

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Les Anglais jubilent. Les Zoulous ont enfin essuyé une défaite qui va mettre fin à la guerre.

Ulundi, position importante, a été emporté d'assaut par les Anglais, après un rude combat ; on a retrouvé l'épée du prince impérial ; les magasins dont les Zoulous s'étaient emparé à Isandula sont aussi de nouveau en la possession des Anglais ; le roi des Zoulous et ses forces dispersées ont pris la fuite.

L'armée anglaise se composait de 4 à 5,000 hommes, celle du roi Cettwayo, qui commandait en personne, de 10 à 20,000. Il était temps que les Anglais obtinssent un succès important pour l'honneur de leurs armes.

La question de la succession du prince impérial continue d'agiter les esprits en France. Le prince Jérôme a été reconnu comme chef de la famille, dans une assemblée de bonapartistes, mais beaucoup d'hommes importants se sont abstenus de toute expression d'opinion. Il est évident que la mort du prince impérial a jeté la désunion parmi les bonapartistes ; les uns veulent que le choix du prince Victor soit ratifié ; d'autres acceptent la république ; les plus catholiques vont du côté des monarchistes. Le prince Jérôme a contre lui le sentiment militaire et le sentiment religieux ; on le considère comme un mauvais soldat et un très-mauvais catholique.

La fièvre jaune fait quelques ravages aux États-Unis et cause beaucoup d'anxiété.

## AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au M<sup>r</sup>. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

## UN SUPPLICE

Madame de Girardin a écrit le *Supplice d'une femme*. Il est un autre genre de supplice, plus terrible encore, que nous allons essayer de dépeindre. C'est celui de se faire raser par un perruquier bavard. Le proverbe dit : "Bavard comme une femme ;" nous croyons qu'il devrait dire : "Bavard comme un barbier." Pourquoi donc, dans tous les pays du monde, messieurs de la savonnette nous envoient-ils avec acharnement la crème de leurs stupides discours parfumés ou leurs postillons frisés au visage ? Est-ce parce qu'ils ont entre les mains un être réduit au mutisme par la position fortement paralytique qu'il occupe ? Ou est-ce plutôt une maladie du métier ? Je penche pour cette hypothèse. Messieurs du rasoir devraient pourtant savoir que, dernièrement, dans une ville d'Amérique, à Chicago je crois, un barbier a fait une immense fortune en moins de dix ans. Jamais il ne parlait à ses clients, et tout le monde accourait chez lui. Voici l'origine de sa fortune. Un original se présente un jour chez notre frater, et, à peine est-il entre les mains du bourreau—pardon, ô noble corps d'état qui portiez l'épée sous les rois, tout comme des *saigneurs* que vous étiez !—je veux dire coiffeur, que celui-ci lui demande avec cet accent sucré particulier à la race :

—Comment monsieur désire-t-il être rasé ?

—A la muette, répondit une voix de Stentor.

A son grand regret, le perruquier, qui avait compris, dut s'exécuter. Il a avoué depuis qu'il avait failli devenir fou. Cela s'explique. Figurez-vous donc un barbier, perruquier, coiffeur, raseur, friseur, restant toute la longueur d'une barbe, un gros quart-d'heure, sans faire aller la *menteuse* ! Le lecteur en jugera par le fait suivant.

Samodi dernier, j'étais entre les mains d'un Figaro québécois. Il faisait ce jour-là une chaleur tropicale. Un nouveau client entre.

—Eh bien ! M. Dublaireau, que dites-vous de cette chaleur ?

—Père Barbichard, répond le frater, je dis que c'est une chaleur *trop piquante*.

—Ah ! pour ça, vous avez bien raison, et je crois qu'il ne gèlera pas aujourd'hui.

—Pourtant, père Barbichard, il fait un vent de nord-est qui vous coupe la figure à vingt pas.

—C'est vrai, M. Dublaireau, et vous avez raison ; car, moi qui vous parle, j'avais le nez en plein nord-est, et, malgré le soleil, j'ai eu *fré*.

—C'est bien ce que je disais tout à l'heure en coupant les cheveux de M. Grégoire qui porte perruque.

—Qu'est-ce que vous lui disiez donc ?

—Qu'au soleil on sue, tandis qu'à l'ombre on gèle.

—Ca c'est encore très-vrai, car ce sacré chien de nord-est a mis du frimas sur ma barbe.

—Du frimas ! Allons donc, M. Barbichard, il fait une chaleur à fondre comme une boule de beurre sur le feu.

—Tout le monde sait ça.

—Savez-vous pourquoi, père Barbichard ?

—A cause du feu.

—Non, c'est à cause du calorique.

—Qu'est-ce que c'est donc que le calorique, vous qui êtes instruit, M. Dublaireau ?

—Le calorique, père Barbichard, c'est cette chaleur qu'on ressent au creux de l'estomac quand on boit des alcools et des *espiritueux*.

—Comment se forme-t-il donc ce calorique ? où le prend-on, M. Dublaireau ?

—Ah ! ça, je vous le dirai pas au juste, pas plus que d'où vient le nord-est ; mais, si vous vous adressez à un *chimisse*, c'est ça que c'est instruit, un *chimisse*, père Barbichard, ça trouve des vers dans le fromage...

—Des vers dans le fromage !

—Oui, père Barbichard, des vers dans le fromage.

—C'est donc pour ça que j'ai la colique *méphitique* chaque fois que j'en mange.

—Bien sûr que c'est pour ça.

Ici, il y eut un moment de silence qui dura bien trente secondes, c'est-à-dire trois siècles pour un barbier. Le mien engagea de nouveau le feu de la conversation.

—Qu'est-ce que vous regardez donc comme ça, père Barbichard ?

Celui-ci ne répondit pas.

—Je vous demande si vous regardez courir à terre une bête du bon Dieu.

Même silence.

Sans doute que Barbichard était absorbé par les vers du fromage.

—Pourquoi donc que vous ne répondez pas, père Barbichard ? vous faut-il donc mettre les points sur les i ?

A ce moment, j'étais rasé.

—Next, s'écria le Figaro à la langue perpétuelle, et je m'enfuis furieux en pensant :

—Animal, satané bavard, gredin, va, c'est sous le menton que je voudrais te les mettre... les poings.

GASTON E. LABAT.

Citadelle de Québec, 9 juillet 1879.

## CRÉMAZIE

Extrait d'une étude lue par M. E. D., élève de seconde du Séminaire de Québec, sur Crémazie :

Ses premiers essais lui attirèrent de justes critiques. Les sons indécis de sa muse naissante furent loin d'annoncer ce qu'il deviendrait plus tard, et c'est d'eux qu'on a dit plaisamment :

C'est de la prose où se sont mis les vers.

Il était libraire à Québec lorsqu'il composa ces poésies. Malheureusement, comme vous savez, de regrettables circonstances le forcèrent à partir de cette ville, et vinrent briser à jamais cette lyre inspirée au moment où elle rendait ses plus sublimes accords. C'est en 1862 que Crémazie nous a quittés pour prendre le chemin de l'exil. Malgré le blâme qu'il encourut, malgré sa faute si grande aux yeux de la loi, quel est celui d'entre nous, messieurs, qui, devant son tombeau, n'est pas prêt à oublier cette faiblesse de l'homme pour ne voir en lui que le poète ? D'ailleurs, comme on l'a dit, "il fut victime d'une foule de circonstances fatales, qui sans doute n'exonèrent pas du blâme, mais qui, jusqu'à un certain point, éveillent la sympathie et la pitié, plutôt que le mépris et la réprobation."

C'est là, je crois, l'impression qui resta généralement à son départ parmi ses amis et ses compatriotes. Et, s'il est une chose qui dût consoler l'exilé dans son malheur, ce fut de savoir que les Canadiens ne le repoussaient pas, mais conservaient toujours le précieux souvenir de celui qui célébra leur passé d'une manière digne de leur gloire nationale.

Les poèmes de Crémazie sont relativement peu nombreux, mais ils sont des chefs-d'œuvre pour la plupart. L'abbé Casgrain a publié son ode sur *Les morts* avec la pièce de Lamartine intitulée : *Pensées des morts*, et la comparaison fut tout à l'avantage de notre poète ; triomphe d'autant plus grand que cette pièce de Lamartine fut écrite alors que le poète était dans toute la force de son talent. Le poème le plus considérable de Crémazie est le dernier qu'il composa, la *Promenade des trois morts*.

Crémazie nous y montre trois morts quittant leur tombeau pour venir solliciter les prières des vivants, et l'un d'eux rapporte à ses compagnons, en termes vraiment saisissants, vraiment dignes d'un hôte du cimetière, l'entretien d'un cadavre et d'un ver. Il y peint les douleurs, le désespoir du mort en proie à cet horrible compagnon du cercueil, ce ver qui, tombant sur le front glacé, lui fait croire à une larme que sa mère verse sur le tombeau de son enfant. Le ver cruel le dé trompe avec des paroles terribles comme celles du remord qui devait alors tourmenter l'auteur lui-même.

Mais c'est surtout par ses chants patriotiques que Crémazie est célèbre parmi nous. Il a fait des morceaux vraiment supérieurs en ce genre, entre autres : *Le*

*vieux soldat canadien* et le *Drapeau de Carillon*, où il chante la valeur de nos pères et pleure sur nos désastres.

Crémazie n'était encore qu'à son aurore quand il donna le premier de ces poèmes. Ce fut à l'occasion de l'arrivée de la frégate française la *Capricieuse* dans notre port, le premier vaisseau français qui y fût entré depuis un siècle. C'est alors que le poète nous montre le vieux soldat canadien qui, jusqu'à sa mort, a espéré voir le retour de *nos gens*, sortant de sa tombe pour saluer l'arrivée des Français.

Et le vieux soldat croit, illusion touchante, que la France longtemps de nos rives absente Y ramène aujourd'hui ses guerriers triomphants, Et que sur le grand fleuve elle est encore maîtresse.

Ce sont là, certes, des rapprochements heureux, capables de faire vibrer bien haut la fibre du patriotisme canadien.

Dans le *Drapeau de Carillon*, le poète nous présente encore un vieux héros qui conserve comme une relique le drapeau fleurdelisé qu'il portait à Carillon. Retiré dans sa chaumière, le Canadien attend le jour où il pourra le déployer de nouveau en face de l'ennemi, car il désire, lui aussi, l'arrivée des Français, et il le montre à ses compagnons d'armes pour soutenir leur espoir. Enfin, il part pour la France, il veut implorer lui-même le secours du roi, mais il est arrêté aux portes de Versailles par de lâches courtisans qui demandent en riant,

Ce qu'importe au roi quelques arpents de neige.

Il revient après avoir perdu toute espérance et va mourir sur le champ de bataille témoin de sa valeur. C'est là qu'il entonne ce chant sublime qui est devenu un de nos chants nationaux et que vous connaissez tous.

A la fin de la pièce, le poète reporte sa pensée sur le glorieux débris que nous promémons en triomphe le jour de notre fête nationale, et il nous déroule

L'héroïque poème renfermé dans ses plis.

Quels transports n'excitent pas dans des cœurs canadiens ces accents enflammés ! Qui de nous, messieurs, n'est pas prêt à s'écrier avec le poète :

Ah ! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos

[pères, Voir tous les Canadiens unis comme des frères, Comme au jour du combat se serrer près de toi ! Puisse du souvenir la tradition sainte, En régnant dans leurs cœurs, garder de toute Et leur langue et leur foi ! [atteinte

Vous connaissez tous la cantate à Mgr de Laval, cet hymne consacré à la gloire et à la vertu ; je ne parlerai pas non plus de plusieurs autres pièces du même genre et qui nous font bien comprendre le caractère de la muse de Crémazie. Le poète remplit le rôle d'historien populaire ; c'est à Garneau, il est vrai, que nous devons de connaître l'histoire de notre pays, mais cette histoire n'est guère lue que des gens instruits ; le peuple la connaît peu. La poésie répond mieux à ses sentiments, et il la connaît sans savoir lire. Parmi ceux qui ignorent les travaux de notre historien, il en est peu qui ne sachent de mémoire ou qui n'aient du moins entendu le *Drapeau de Carillon*. C'est ainsi que Crémazie a fait une œuvre utile à notre société en faisant admirer du peuple

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux, Leurs grands jours de combat, leurs immortels [faits d'armes, Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs [larmes.

**Loterie pour l'église de Ste. Foye.**—Le tirage des lots de la loterie pour l'église de Sainte-Foye aura lieu à Sainte-Foye, à la résidence de M. J.-Bte Légaré, mardi, le 19 août prochain, à dix heures du matin, et se continuera les jours suivants. Les personnes qui ont en mains les talons des billets sont priées de les remettre, d'ici au 1er août, aux soussignés, avec les noms exactement écrits.

Des tables de bazar et de rafraîchissement seront aussi tenues au même endroit.

J.-BTE LÉGARÉ, Président.  
FÉLIX BELLEAU, Secrétaire.

## AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désirent faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleue.